

JE PEINS PARCE QUE JE N'AI RIEN D'AUTRE À FAIRE ICI



Texte et mise en scène : Tünde Deak

Avec Céline Milliat-Baumgartner

Scénographie : Marc Lainé

Lumière : Kelig Le Bars

RÉSUMÉ

Elle se réveille. Elle ne sait pas trop où elle est mais elle a l'habitude. Elle a passé une grande partie de sa vie alitée dans des lieux divers et variés : chez elle à Mexico, mais aussi dans tous les hôpitaux qui l'ont accueillie. Les réveils embrumés après une opération ou une autre ne lui font donc pas peur.

Elle compte jusqu'à trois et ouvre les yeux, c'est son rituel. Elle a toujours martelé son amour inconditionnel des rituels. Elle a toujours martelé tout ce en quoi elle croyait d'ailleurs. C'est dans sa nature. Inconditionnelle.

Mais aujourd'hui elle n'est pas sûre. Alors elle essaye encore et encore. Elle est parfois rattrapée par la fatigue. Des visions l'envahissent, des souvenirs lui reviennent. Un doute l'assaille : après tout, elle est peut-être morte cette fois.

En attendant d'en avoir la certitude elle saute du coq à l'âne. Elle n'a rien de particulier à dire mais c'est vrai qu'elle a pris le pli de se dire. Elle pense aux natures mortes qu'elle a peintes. Elle invente des chansons aussi, comme elle a toujours aimé le faire. Elle cite de mémoire des pans entiers de son journal. Elle s'emporte, faisant (ré)exploser au passage quelques idées reçues tenaces qui auraient repoussé comme de la mauvaise herbe pendant son absence.

NOTE D'INTENTION

Etrange, mystérieuse consolation donnée par la littérature, dangereuse peut-être, peut-être libératrice : bond hors du rang des meurtriers, acte-observation. Acte-observation, parce qu'une observation plus haute est créée, plus haute, non plus aiguë ; et plus elle s'élève, plus elle devient inaccessible au « rang », plus aussi elle est indépendante, plus elle obéit aux lois propres de son mouvement, plus son chemin est imprévisible et joyeux, plus il monte.
Kafka, Journal.

Frida Kahlo est une plante vivace. Elle qui aimait tant les métaphores végétales, s'est transfigurée après sa mort en « plante pérenne qui donne des bourgeons chaque année ». Elle a un billet de banque à son effigie. Les biographies et les films documentaires sur sa vie pullulent. On ne compte plus les T-shirts, les sacs et les produits dérivés à son image. Récemment, l'ouverture d'une pièce de la Casa Azul restée scellée depuis sa mort a provoqué un nouveau déferlement de documents qui viennent alimenter sa légende. Dans les bars enfumés où se réunissent les cercles de poètes contemporains à Mexico circulent même des rumeurs à son sujet : en fait, c'est elle qui aurait tué Léon Trotski...

Je suis plutôt convaincue que Frida Kahlo fait partie de ces artistes rares dont on peut dire avec Kafka qu'ils ont tenté un « bond hors du rang des meurtriers ». Elle a mené avec une ténacité impitoyable cet « acte-observation » que définit Kafka : sa peinture, son journal, ses engagements politiques et ses choix de vie sont le résultat d'un effort sans relâche pour scruter au plus proche d'elle-même la vérité et la complexité de la vie. Sans souci des conventions sociales ou des principes. Sans chercher une cohérence pour lisser sa pensée.

Frida Kahlo est donc à la fois drôle, antipathique, féministe, soumise à son amour pour Diego, politiquement engagée et narcissique, terrassée par la douleur physique et d'une vitalité unique. Ce que je voudrais donner à entendre dans ce monologue, ce sont toutes ses contradictions. Il s'agit moins d'un portrait fidèle que de l'exploration d'un espace mental aux contours mouvants. Une parole éclatée, rebondissant d'une anecdote intime à l'évocation d'un tableau. Un récit en perpétuelle métamorphose qui de conférence post-mortem devient chanson puis fait surgir à tâtons un souvenir ou un rêve. Parce que ce flux-là est une sève intemporelle et profondément humaine. Parce qu'il nous mène par « un chemin imprévisible et joyeux » à la nécessité de penser le monde sans emprunter de raccourcis, en se réinventant sans relâche.

NOTE DE MISE EN SCÈNE

Donner à voir un portrait de Frida Kahlo, c'est naviguer en eaux troubles entre tous les autoportraits dans lesquels elle se met magistralement en scène, un folklore mexicain très en vogue et l'écueil du portrait-vérité, nourri par de nombreuses biographies.

La parole de Frida naîtra d'un espace mental, comme un poste d'observation qui donnerait à voir son monde intérieur. Nous serons avec elle dans sa tête, dans ses émotions, dans son univers artistique. C'est donc la parole qu'elle déploie qui sera au centre du spectacle.

J'imagine ce spectacle comme une succession de clignements de paupières. Partant de la pénombre dans laquelle est plongée Frida, l'œil distingue progressivement un corps, puis des couleurs qui l'aveuglent. Progressivement, lorsque Frida commence à accepter sa mort, une dimension plus réaliste et solaire apparaît au plateau.

Entretemps, Frida aura changé d'avis plusieurs fois, se sera contredite, aura fait surgir et disparaître des images, chanté des chansons et mis en pratique cette phrase griffonnée dans son journal : « J'espère que la sortie sera joyeuse, et j'espère ne jamais revenir ». Car s'il s'agit d'un espace mental, il est tout sauf englué dans une lenteur sous démérol. C'est au contraire un espace d'une vitalité débriée.

Il s'agit d'un moment de suspens : elle est presque déjà morte, il ne lui manque que la conscience de la fin. Mais ce corps morcelé qui lui a tant pesé toute sa vie commence à s'alléger. Au début du spectacle la comédienne travaillera sur des postures presque picturales dont les contours se dessineront comme en négatif. Au fil des visions, elle se dégage complètement de cette enveloppe corporelle douloureuse, devenant un pur esprit, lumineux et libre de virevolter avec agilité.

Chaque clignement de paupière vient effacer ce que l'on pensait avoir saisi d'elle. Pour repartir de plus belle complètement ailleurs. Imprévisible et fantasque. Comme elle.

NOTE SUR LA DISTRIBUTION

« Pourquoi voudrais-je des pieds puisque j'ai des ailes pour voler ? »

Frida Kahlo

Aux côtés de cette Frida, il y aura une deuxième figure, silencieuse, qui sera interprétée par une danseuse/contorsionniste. Un corps frêle et un corps virtuose se partageront le plateau, comme si la langue et le corps étaient totalement dissociés.

Je souhaite travailler sur la contention et la contrainte exercée sur le corps. Frida Kahlo a été confrontée à toute sorte de dispositifs médicaux censés soulager sa colonne vertébrale : des corsets, des bustiers en sangles, une jambe articulée... Elle a même été suspendue par la nuque pour les besoins d'un plâtre qui devait sécher en position verticale. Représenter la douleur sur scène ne m'intéresse pas, mais je crois que sa parole naît aussi de sa puissance paradoxale à supporter tous ces dispositifs. C'est cette puissance tant physique que de caractère de Frida que portera cette deuxième présence au plateau.

Un travail de vol permettra également de travailler sur la suspension, tour à tour physique (le plâtre évoqué plus haut), médicamenteuse (le sentiment de flotter lié au Démérol), pictural (Frida se représente elle-même à plusieurs reprises comme flottant dans ses propres tableaux) ou symbolique (la chute de Dorothy Hale du haut d'un building raconte aussi un vertige intime)...

Le dédoublement est au cœur du travail de Frida Kahlo. La présence d'une deuxième interprète permettra de travailler tour à tour la dissociation entre un corps et un esprit, le dédoublement de Frida (que ce soit son propre reflet dans le miroir suspendu au-dessus de son lit ou son dédoublement dans *Les deux Frida*) ou la présence des autres à ses côtés.

Cette deuxième présence sera plus ponctuelle. Elle interviendra comme une respiration, tantôt pour créer un trouble, tantôt pour laisser l'énergie déployée dans la langue circuler au plateau.

EXTRAITS DU TEXTE

Un... deux... trois...

Et merde ça marche pas. Je recommence.

Un... deux... trois...

Pourquoi il fait si noir ?

Si ça se trouve je suis morte ! *(elle rit)*

Si je me pose la question, c'est que je suis encore vivante, non ?

Certainement ? Probablement ?

C'est quoi la preuve irréfutable qu'on est en vie ?

Diego ? Est-ce que je suis morte ?

Diego ?

Cristina

?

Il y a quelqu'un ?

Merde.

Est-ce qu'il n'y a personne ou est-ce que personne ne m'entend ?

Pourquoi Xolotl n'est pas là ?

Si j'ai un chien c'est quand même pour vérifier que je suis vivante.

Est-ce que c'est le jour ?

Est-ce que c'est la nuit ?

Je suis où là merde ?

Secoue-toi ma grande, secoue-toi. Chasse le noir. Pense à autre chose. C'est peut-être juste un rêve.

Ça va passer. Il faut savoir danser. Un peu d'humour, ça va passer. Oui, un peu d'humour bordel, c'est le meilleur remède contre la peur du noir. Tiens, si on jouait aux devinettes ? Où suis-je ? Alors...

Un... Deux... Trois...

Je suis à l'hôpital ABC de Mexico. Oui c'est ça. Je suis en convalescence après ma 15^{ème} opération ? Ou la 17^{ème}, je ne sais plus. Mais bon, même les médecins ont perdu le compte alors on s'en fout. Il n'y a que les biographes pour compter et recompter sans parvenir à s'accorder. Des chiffres fusent : 22, 37, 43... On compte les implants dentaires ou pas ? *(elle rit)*

Non. Non non non. Si on était à Mexico il n'y aurait pas un silence de plomb comme ça. Ça doit être

l'hôpital Henri Ford de San Francisco. Si ça se trouve j'ai encore fait une fausse couche. Non pire. J'ai encore dû avorter. Merde. La dernière fois j'ai mis un an à m'en remettre. Entre le moment où je pleurai comme un bébé sur la table d'opération et le tableau où j'ai peint ma propre naissance pour me consoler, j'ai dû peindre un certain nombre de petits formats ratés. C'est la seule période où j'ai essayé de peindre sur du métal. Peut-être à cause de l'odeur de l'hôpital. Mais là ça sent plutôt le bois non ? Ça ne me dit pas où je suis tout ça.

Allez, courage. Si au moins je pouvais peindre. Voilà. Je vais peindre dans ma tête, c'est une bonne idée ça. Alors : je suis dans mon lit, un pinceau à la main, je prépare ma couleur. Un pourpre violacé comme les ecchymoses sur mon pied gangréné. *(elle rit)*

Merde je tourne en rond là toute seule. Diego ? Cristina ? Il y a quelqu'un ?

Hé ho ! Je suis enfermée dans ma tête, quelqu'un peut m'aider ? Je vais devenir dingue, s'il vous plaît.

Ah oui voilà, je voulais parler de ma peinture, ça me revient, pardon...

Elle rit.

Je crois que j'ai toujours peint pour poser des questions. Tant que je pose des questions je suis en vie. Quand je n'en pose plus c'est que je suis presque morte. Clouée au fond de mon lit, on ne peut pas dire que le monde vienne beaucoup à moi, il s'en fout un peu, il pourrait m'oublier si je ne faisais pas autant de bruit. Alors je me rappelle à son attention, je lui pose des questions, sans cesse, en hurlant. Après on va dire que j'assène des choses, que j'ai un fort tempérament, que je suis féministe, que je suis communiste, que je suis surréaliste. Moi je pose des questions c'est tout. Et comme je suis coincée dans ce putain de lit à baldaquin je les peins mes questions.

Sinon qui saura que je les ai posées ?

C'est toujours un mouvement en trois temps.

Un... Je sors de moi-même. Je fais un pas vers le monde. Je pose une question.

Deux... Je sombre dans le temps de l'attente. Je flotte dans un espace indéterminé. Je suis dans l'antichambre.

Trois... Je bute sur la réponse. Je reconsidère ma pensée. Je suis vivante.

Plus les médecins m'opéraient, triturait mes os, tordaient ma colonne, plus je me réveillais pleine d'amour pour Diego. A chaque fois qu'un scalpel se posait sur moi, à chaque fois qu'une aiguille à recoudre traversait ma peau, je pensai à Diego. Et chaque fois que je me retrouvais à nouveau sur pied, toute étonnée de retrouver ma verticalité, je m'adonnais entièrement à cette passion qui avait fait couler tant de larmes d'impuissance.

J'ai souvent entendu dire qu'il faut garder sa personnalité en toutes circonstances et surtout en amour. Craindre la fusion au risque de se perdre soi et de faire fuir l'autre. Alors ça c'est vraiment de la merde. Diego m'a façonnée, oui, je l'ai façonné aussi probablement, oui. Cela porte un nom : la beauté.

La beauté c'est un état d'esprit. On peut la voir en toute chose si on sait regarder. Est-ce que le jaune et le rouge craignent la fusion ? Non. Ils s'entremêlent, ils s'entrelacent jusqu'au dernier pigment, jusqu'à se dissoudre entièrement l'un dans l'autre pour donner une nouvelle couleur. Une invention, pleine et entière, qui existe par elle-même. Moi j'ai toujours été fascinée par le violet parce qu'il est issu de deux fortes têtes : le rouge et le bleu. Le sang et le ciel... Quelle ambition ! Seulement tout dépend des deux pigments. Si tu prends deux pigments quelconque de bleu et de rouge ça donne juste de la boue. Un bleu/rouge rompu... Tout est dit. Mais un bleu outremer, ou un soupçon de bleu de Prusse, et un cramoisi d'alizarine ou un carmin, c'est le début d'une alchimie. Après tu peux le décliner dans des dizaines de teintes plus subtiles les unes que les autres. Voilà. Diego et moi c'était un violet éclatant, ambigu et intense. Ni chaud ni froid. Diego m'a créée. Puis il m'a rendue à moi-même. Je l'ai créé. Puis je l'ai rendu à lui-même. Dans l'intervalle nous avons inventé une couleur unique, notre couleur.

Une rumeur court à Mexico. Ils suggèrent que j'aurais assassiné Léon de mes propres mains ! Retour au Moyen-Âge. Ils veulent me faire sorcière. Ils ont besoin de fabriquer du mythe. Pas facile de passer après moi. Pas facile de se défaire de moi. Je suis coriace.

Ils recyclent. Ils déforment. Ils mettent en doute. Quand Léon a été tué, j'ai été interrogée par 37 policiers. Ils veulent avoir le dernier mot. Mais je suis reine. De mon roi. Diego et moi on a régné sur Coyoacan, sur Mexico, sur le Mexique, sur Détroit, sur New York. On a inventé le Mexique moderne. On y a travaillé d'arrache-pied. Et j'ai une poigne de fer.

Aujourd'hui je suis un accessoire de mode. Très bien ! La moustache est un accessoire de mode. Parfait ! On porte une moustache, on porte une robe à larges volants. À la manière de. Citation. Clin d'œil. Moi je suis née avec une révolution, mon premier cri était révolutionnaire, quand je respire c'est l'air pur de la révolution, quand je parle c'est pour la révolution, j'ai épousé la révolution, je suis la révolution. Est-ce que Staline portait la moustache ? Non ! Staline était sa moustache ! Tout le pouvoir de Staline était dans sa moustache, ce n'était pas un accessoire, ce n'était pas un style, c'était son essence même ! Staline a inventé la moustache, Staline a inventé la révolution, Staline m'a inventée, Vive Staline ! Vive les poils !

Je n'ai pas assassiné Léon, ou alors je ne m'en souviens pas, mais ce qui est sûr c'est que sa moustache n'était rien, rien vous m'entendez, à côté de celle de Staline. Un vermicelle dégarni, des poils sans force, fourchus, cassants, et cette barbiche ridicule. Voilà, voilà ce qu'ils devraient faire ceux qui aujourd'hui cherchent à m'enterrer une fois de plus, s'enfermer dans des bibliothèques poussiéreuses et écrire une bonne fois pour toute la seule thèse qui mérite qu'on s'y attarde : POUVOIR, PILOSITÉ ET POLITIQUE. Voilà un sujet intéressant. Voilà la seule bonne raison de ne pas se raser immédiatement pour aller vivre dehors au grand air une vie de plain pied. Voilà la seule planche de salut possible quand on n'est ni alité, ni amputé, ni révolutionnaire.

Elle parle les deux premiers vers pour retrouver la mélodie.

Au commencement était le noir, le rien, sans vie
Parmi les dieux aztèques seuls deux se sacrifient

Elle chante

Un feu est allumé, pour que l'humanité
Jaillisse de son cœur, il faut l'alimenter
Tecciztecatl devant le brasier pâlit l
Il devient lune pour toujours il brille dans la nuit
Nanahuatl s'y jette et son corps flambe sans peur
Sans un cri il devient le soleil, sa torpeur

Je contiens l'assaut du néant
En versant des litres de sang
Je noie le néant et je vis
Merde - le combat est infini

Motoneurone corne antérieure moelle épinière
Côtes bassin colonne vertébrale pied bot molaire
Mes os mes dents craquent un par un je n'y peux rien
Immobile je me casse je m'effrite je me brise
Je me rompt je m'émiette je me disperse
Muscles tendons flasques sous une lune amère

Je contiens l'assaut du néant
En versant des litres de sang
Je noie le néant et je vis
Merde - le combat est infini

Les astres sont voraces ils refusent de briller
L'univers est hanté, des monstres squelettiques
Le parcourent assoiffés à grandes enjambées,
Tzitzimime, leurs os tintent, le néant me recouvre
Utérus déchiré, placenta décollé,
Mon sang se répand je chasse le néant

J'ai contenu l'assaut du néant
En versant des litres de sang
J'ai vaincu le néant, je vis
Merde - le combat est infini

Une piqûre dans la fesse, une pique dans le dos,
Deux prothèses neuf dentiers douze corsets quinze attelles
Morphine, démérol, marijuana, tequila !
Je suis la lune le soleil la terre l'univers
Je suis femme, je suis homme, j'endosse tous les masques
Je suis cerf, colibri, je suis singe, je suis chien,
Je dérobe aux Enfers les os blancs desséchés
du sang et du sang, je les arrose de mon sang
et je reviens à la vie

ICONOGRAPHIE





CV de Tünde DEAK

Spectacle vivant

- **Je peins parce que je n'ai rien d'autre à faire ici** (texte et mise en scène)
- **Looking for Nemo** (texte)
Texte commandé par Émilie Capliez pour un spectacle tous publics
The Party, Comédie de Saint-Étienne (création automne 2019)
- **L'Homme-boîte** (adaptation et mise en scène)
Théâtre / vidéo d'après le roman de Kobo Abe,
Festival « Les Rencontres à l'échelle » / Bancs Publics à Marseille en 2010.
- **La Conspiration des détails** (adaptation et mise en scène)
Théâtre / vidéo d'après le roman de Lászlo Krasznahorkai, Bancs Publics (Marseille) en 2009.

Scénario / réalisation

- **Craps**
Court-métrage de fiction, tournage en mai 2018.
Perspective Films / Paris, en coproduction avec KOI Studio Filmproduction / Varsovie
Aide à la réécriture et aide au programme du CNC / sélectionné par le Festival international francophone de Namur pour une aide à la musique / sélectionné au Warsaw Film Festival et à Clermont-Ferrand pour les marchés de la coproduction.
- **Intérieur / Boîte**
Court-métrage fiction de 14' (Perspective Films / 2015)
Résidence de réécriture du G.R.E.C. et partenariat avec la FEMIS pour le mixage son.
Sélectionné au Filmfest de Weiterstadt (Allemagne) en août 2016.

Collaborations / Assistante à la mise en scène

- **Cie Suzanne M**
Assistante à la mise en scène pour *Partage de Midi* de Paule Claudel, mise en scène Eric Vigner (TNS / TNB / Théâtre de la Ville, création octobre 2018)
- **Cie Champ 719**
Montage de l'installation vidéo *Zones* à partir de textes de Jean Rolin et Noëlle Renaude, réalisation Grégoire Strecker (Centquatre / Février 2017)
- **The Party**
Collaboratrice artistique pour *Un amour fou* (Andromaque de Racine et film de Rivette) création juillet 2017
Création vidéo et assistante à la mise en scène pour *Moby Dick*, mis en scène par Mathieu Cruciani (Comédie de Saint-Etienne / Théâtre de Sartrouville, tournée 2014-16)
- **La Boutique Obscure**
Collaboration artistique pour *Hunter* (Création SN61 Alençon en 2017), *Vanishing Point* (Chaillot et Espace Go / Montréal 2015), *Memories from the Missing Room* (Théâtre de la Bastille 2012).
Coécriture de *Just for one day*, un spectacle avec des amateurs pour le Théâtre de Lorient.

- **L'Entresort**

Collaboration artistique pour *Tohu-Bohu* et réalisation de *Portraits # Tohu-Bohu* (7 portraits filmés des acteurs en écho avec leur histoire dans la compagnie)
(création Théâtre de Lorient 2014 / Théâtre de la Commune 2016), mise en scène Madeleine Louarn.

- **Cie notoire**

Assistante à la mise en scène et dramaturge auprès de Thierry Bedard pour le cycle de *l'étranger(s)* de février 2009 à décembre 2011.

Les cauchemars du Gecko, texte Jean-Luc Raharimanana /création festival d'Avignon 2009.

Le Globe, spectacle jeune public, création Bonlieu/ Annecy en janvier 2010.

- **Schaubühne (Berlin)**

Assistante à la mise en scène stagiaire auprès de Benedict Andrews

Der Hund, die Nacht und das Messer de Marius von Mayenburg (mars-mai 2008).

- **Cie Tanéshab**

Dramaturgie pour *Elias, 7 variantes d'une errance dans l'obscurité* (mes Thomas Gonzalez) et *Nous, les héros* de J-L Lagarce (mes Gurshad Shaheman) (2006-2007)

Assistante à la réalisation

- Direction d'acteur pour le film *Rien ne s'oppose au jour* de Romain Kronenberg (tournage février 2017)
- Assistante à la réalisation de Claude Ventura pour le film *Les Garçons de Rollin* (Flach film production, Jean-François Lepetit / France 3 / FIPA 2014 / prix du public des Etoiles de la Scam / prix du meilleur documentaire 2015 du syndicat de la critique)

Formation

2008 Master Mise en scène et dramaturgie, Université Paris 10.

2006 DEA Théâtre et Philosophie (sous la direction de Denis Guénoun), Université Paris 4.

« Sens et histoire dans les dramaturgies contemporaines en France, en Allemagne et en Hongrie après 1989 »